

milieu, au début ou à la fin, sur ou entre deux colonnes. Là encore, il est possible de calculer la longueur des lignes et leur nombre moyen dans une colonne, des paramètres plus ou moins datables. En tout cas, la date de l'archétype en forme de rouleau doit être fixée avant l'an 300 de notre ère et elle peut même être bien antérieure à cette limite.

Ces observations sur la date et sur la présentation de l'archétype perdu peuvent être appliquées à l'ancêtre d'un archétype qui nous est parvenu. Les lacunes reproduites dans l'archétype attestent des accidents survenus à son modèle lui-même ou à l'un des ancêtres de ce modèle. On arrive ainsi à déterminer la forme (rouleau ou *codex*) et la mise en colonne ou en page d'un manuscrit perdu, ancêtre plus ou moins lointain de l'archétype, mais dont, à la différence de l'archétype perdu, il n'est pas possible de reconstituer le texte avec sûreté. Cet ancêtre devra figurer dans le *stemma*, sur la ligne qui s'étend de l'original à l'archétype.

Traces des rouleaux dans le codex

Il est d'autres moyens d'atteindre des manuscrits antérieurs à l'archétype. Un procédé se fonde sur une particularité, déjà citée, des œuvres en plusieurs livres dont chacun correspond à un rouleau de papyrus : l'emploi des réclames, c'est-à-dire la notation, à la fin d'un livre, des premiers mots du livre suivant. Avec l'apparition du *codex*, qui regroupe, grâce à sa capacité, le contenu de plusieurs rouleaux (cinq le plus souvent), ces indications étaient superflues. Elles ont cependant été reproduites dans des manuscrits des IX^e et X^e siècles, attestant ainsi un état beaucoup plus ancien où le texte était réparti en rouleaux.

Lors du transfert sur un *codex*, il n'était pas toujours facile de rassembler la totalité des rouleaux correspondants. La présence de lacunes dans un livre, alors que les autres livres en sont indemnes, suggère une origine différente : un rouleau manquant, on a dû faire appel à un exemplaire défectueux. On invoque également une origine différente pour les rouleaux lorsque la mention du titre de l'ouvrage, placée originellement à la fin de chaque rouleau, varie dans son libellé.

Ainsi l'éditeur d'aujourd'hui, se fondant sur des manuscrits dont les plus anciens ont un millier d'années, atteint

souvent, à travers eux, des exemplaires perdus dont certains peuvent être reconstitués dans tous les détails du texte.

Papyrus et palimpsestes

Dans la remontée du temps, au-delà de l'archétype de la tradition médiévale, l'éditeur dispose d'autres indices. L'une de ces aides est constituée par les restes de livres antiques qui nous sont parvenus par la voie des manuscrits médiévaux.

Même lorsqu'il ne s'agit que de bribes, ces fragments de papyrus ou,

plus tard, de parchemin fournissent des indications précises, si limitées soient-elles dans leur extension, sur l'état du texte connu en Égypte à l'époque ptolémaïque (III^e-I^{er} siècle avant notre ère), à l'époque romaine (I^{er}-III^e siècle) ou à l'époque byzantine (IV^e-VII^e siècle), selon la date attribuée à ces fragments. Puisqu'il s'agit de restes de livres comparables aux manuscrits médiévaux, on parlera à leur sujet de tradition directe. À ce titre, ils doivent figurer dans le *stemma*.

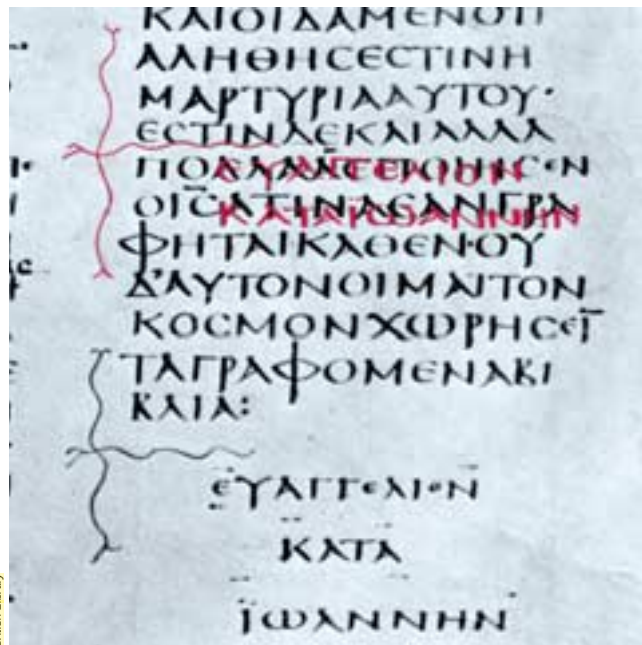
La situation est identique pour les palimpsestes. Lorsque des manuscrits



6. MANUSCRIT DE PARCHEMIN de l'historien Polybe, datable de l'an 947 (en haut). L'analyse des passages laissés en blanc par le copiste (*liserés rouges*) permet de reconstituer la présentation et la mise en page du modèle accidenté : c'était un *codex* écrit à lignes longues, à raison de 38 lignes par page. De plus, on a dénombré que les lignes de ce *codex* compaient, à quatre pour cent près, le même nombre de lettres que celles du manuscrit. Ainsi, puisque les lignes étaient plus longues avec le même nombre de lettres, on en déduit que l'écriture était une majuscule de la fin de l'antiquité. Sur la copie faite vers 1500 (en bas), les lacunes sont conservées, mais, comme la mise en page est modifiée, on ne peut pas en déduire l'aspect du modèle.

anciens faits de parchemin s'étaient détériorés au fil des ans ou quand le texte qu'ils portaient était jugé périmé et dénué d'intérêt, on récupérait le parchemin en le lavant et en le ponçant pour effacer les traces d'écriture. On l'utilisait alors pour copier un nouveau texte.

Le texte sous-jacent, plus ancien (parfois de cinq à dix siècles), laisse des traces dues à l'attaque du parchemin par l'encre métallo-gallique (sulfate de cuivre ou de fer, et noix de galle) qu'avait utilisée le scribe du manuscrit original. Sous un éclairage de lumière ultraviolette, ces traces apparaissent (voir la figure 7). Le traitement numérique de l'image fournit aussi des résultats remarquables en amplifiant les contrastes ou même en faisant disparaître l'écriture supérieure pour ne garder que l'écriture primitive (voir la figure 1).



7. CODEX SINAITICUS DE LA BIBLE. Sur ce codex du IV^e siècle, conservé à la British Library, la lumière ultraviolette excite les résidus d'encre du texte effacés (en rouge). Dans un premier état, l'Évangile de saint Jean se terminait plus haut, avec le même décor marginal et le même titre final disposé sur deux lignes (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ). L'élément décoratif et le titre final ont été grattés et répétés plus bas après addition de huit lignes, le nouveau titre final étant cette fois disposé sur trois lignes.

Le déchiffrement des palimpsestes aboutit à des résultats comparables à ceux que permet la découverte des papyrus. Certains nous font connaître des œuvres qui ne sont pas attestées dans la tradition médiévale ; d'autres représentent un état du texte bien antérieur à celui des manuscrits byzantins et méritent, à ce titre, de figurer sur le *stemma*, à côté ou au-dessus de l'archétype.

En sus des diverses formes que prend la tradition directe d'une œuvre antique, des voies indirectes, telles les citations ou les traductions, apportent à l'éditeur de précieux renseignements.

La tradition indirecte

Sous cette même dénomination, on rapproche deux autres aides, d'une nature très différente. Les citations d'un auteur ancien faites dans l'œuvre d'un autre auteur, postérieur au premier, relèvent de la tradition du plus récent de ces auteurs, mais elles témoignent de l'état du texte du premier auteur, tel que l'avait lu le second. Par exemple, la première ode de Sapho, poétesse du début du VI^e siècle avant notre ère, n'est connue que par une citation du I^{er} siècle avant notre ère.

Certes une citation peut être faite de mémoire ou avoir été adaptée au contexte. Elle peut même avoir été empruntée à une anthologie ou à un recueil de morceaux choisis, et donc être doublement indirecte. L'éditeur dispose là toutefois d'indications ponctuelles qu'il ne peut négliger ; de même, les commentaires antiques du texte qu'il édite sont précieux. Quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, d'autres ont été repris, de façon fragmentaire, dans les notes marginales ou scholies des manuscrits byzantins. Sans ces extraits de commentaires, nous ne connaîtrions pas le travail critique et explicatif fait par les érudits alexandrins sur le texte des poèmes homériques (III^e-I^{er} siècle avant notre ère).

La seconde aide apportée par la tradition indirecte concerne le texte entier, et non de brefs passages. Les traductions antiques et médiévales offrent un témoignage indirect, parce que le transfert du grec en une autre langue – qu'elle soit de la même famille, comme le latin, ou qu'elle relève de groupes différents, comme le syriaque, le copte, l'arabe, l'hébreu, l'arménien, le géorgien ou l'éthiopien – entraîne des modifications plus ou moins importantes du texte original. Lorsque l'éditeur entreprend de rechercher, sous

la langue de traduction, les mots et les expressions du texte grec original, il prend en compte ces modifications.

Les traductions peuvent être doublement ou même triplement indirectes lorsqu'elles sont faites sur des traductions antérieures : c'est souvent le cas des traductions arabes faites sur le syriaque, c'est aussi le cas des traductions latines ou hébraïques faites sur l'arabe. L'aide ainsi apportée dépend d'abord de la date du travail de traduction, qui suppose nécessairement l'usage d'un modèle grec contemporain de ce travail ou plus ancien. Par cette voie indirecte, l'éditeur restitue un livre grec antérieur de plusieurs siècles, parfois d'un millénaire, aux manuscrits médiévaux dont il dispose.

De surcroît, les traductions étant faites le plus souvent dans des contrées où la langue grecque n'était plus

d'usage courant, comme l'Italie du Nord pour les traductions latines anciennes ou le Proche-Orient pour les traductions coptes et syriaques, le modèle utilisé par le traducteur représente souvent une tradition distincte de celle qui avait cours dans l'empire byzantin et à laquelle remonte généralement la tradition médiévale.

Inaccessible original

Partant de l'archétype dont il a réussi à reconstituer le texte, aidé par les indications complémentaires que lui apportent à l'occasion papyrus et palimpsestes, utilisant les données de la tradition indirecte, avec les citations antiques et, le cas échéant, les traductions en latin ou dans une langue orientale, l'éditeur s'est rapproché du texte original sans l'atteindre.

Certes, grâce à la remontée à travers les siècles, en amont des manuscrits conservés, pour atteindre l'archétype, grâce à la datation de cet archétype, grâce au témoignage de la tradition indirecte, il peut être assuré que la plupart de ces fautes apparaissent déjà dans les exemplaires de la période impériale ou de l'Antiquité finissante. Comment éliminer ces fautes ?